

Le goût de l'autre

Martine Delvaux et Catherine Mavrikakis

Volume 44, numéro 2 (256), mai 2002

Calmars à l'encre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32968ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Delvaux, M. & Mavrikakis, C. (2002). Le goût de l'autre. *Liberté*, 44(2), 74–90.

Le goût de l'autre

Martine Delvaux et Catherine Mavrikakis

Chère Catherine,

Nous venons tout juste de nous quitter. Ce n'est pas pour toujours, bien sûr, mais tout de même, jusqu'à la prochaine fois. Et tu me manques déjà. Nos relations ne sont pas quotidiennes, ni même hebdomadaires, sauf ces derniers temps où elles se sont accentuées à cause de ce lien qu'on essaie de tisser entre sexe et amitié. Jusqu'à récemment, tu le sais, on ne se téléphonait pas – tu disais que c'était trop intimidant –, on refusait la voix entendue pour lui préférer la voix fantasmée, désincarnée, spectralisée. Pendant des mois, on s'est donc écrit, on s'est « fait l'amitié » par courrier. Maintenant, c'est différent, on s'appelle, on se voit plus souvent, mais on n'a toutefois pas cessé de s'envoyer des mots, de s'écrire pour tenter de dire cette amitié. Mais je me demande, Catherine, si l'amitié est nommable, si *notre* amitié se dit, réellement, si des mots existent qui peuvent la dire, des mots dont on peut se servir ?

On prononce peu les mots « je t'aime » entre amies. Si ça se fait, c'est rarement, et moi, je ne te l'ai jamais dit. Je ne sais pas bien pourquoi : pourquoi je ne peux pas nommer les papillons que cette amitié plante en moi, le plaisir-douleur qui consiste à t'attendre à la veille d'un rendez-vous, le frémissement profond quand je te trouve par hasard dans mon courrier, le désir parfois de pleurer... Il y a un lien entre toi et moi, un tissu, des pores, une peau, dont on ne parle pas, qu'on ne nomme pas. Et pourtant, les amis s'aiment, et parfois ils se le disent, mais avec une certaine pudeur, une certaine réserve, comme pour préserver une distance nécessaire. J'essaie d'imaginer une topographie des corps amis à partir de ce que nous sommes et de ce que je sais de ce que l'amitié doit être, surtout l'amitié entre deux femmes, incomparable et pourtant toujours déjà comparée, identifiée : « tu serais pas un peu lesbienne ? ». Je nous vois l'une contre l'autre, l'une en face de l'autre, toujours rapprochées-séparées. Entre toi et moi, dans la conjonction qui nous relie sans acte de parole, sans le serment d'un « oui » prononcé devant un être infâme en chasuble ou en cravate, sans le « oui j'aime cette femme, oui je t'aime, Catherine », alors qu'on s'épouse incessamment, qu'on échange des alliances qu'on fait tourner autour de nos doigts, qu'on se « circonferme » sans cesse. Il y a un trou entre nous ; en fait, il y en a deux, quatre, six, mais ça ne compte pas. Ça ne se compte pas.

Chère Martine,

J'ai l'amitié mélancolique. Je ne suis pas d'accord avec Blanchot qui affirme qu'il n'y a pas de coup de foudre de

l'amitié. L'amitié m'exalte, me rend folle, me donne des ailes et fait tout valser autour de moi. Mais je ne peux que me soumettre à ce « peu à peu de l'amitié, à ce lent travail du temps » dont il fait la matière même du lien amical. Et entre nous, de toi à moi, Martine, je peux avouer que pour moi ce fut le coup de foudre, mais je ne saurais nier que c'est à travers le temps, dans ce « faire l'amitié » dont tu parles, que j'ai pu me permettre de dire que nous sommes devenues amies. On n'est pas amies en deux coups de cuillère à pot. Des amies de trois jours sont peut-être des amies, mais seul le temps donne à l'amitié la garantie de son nom. Parce que justement l'amitié est sous surveillance. Elle répond à une sorte d'éthique, qu'on le veuille ou non. Et si en amour, tous les coups sont permis, en amitié, les saloperies ne sont pas de mise. Je peux t'aimer mon amour, sans que tu m'aimes, mais, Martine, pour être ton amie, j'ai besoin de ton amitié. L'amitié est stupidement réciproque.

C'est pourquoi je redis : j'ai l'amitié mélancolique. Et il n'y a pas d'amitié, sans une éthique de la mélancolie. Et là, je nous renvoie à Freud. C'est tout bête. Dans un de ses textes, il fait la différence entre ce qu'il pose comme articulation, deuil et mélancolie, mais c'est plutôt deuil *ou* mélancolie. Je te dis ici que l'amour serait du côté du deuil à faire, à chaque fois, de l'objet aimé et de l'amour lui-même. Alors que l'amitié serait du côté de la mélancolie, du deuil impossible de l'autre, de la tristesse d'un entre-deux où l'ami est toujours un spectre potentiel, une présence absente. L'amitié est spectrale. On ne lui veut pas un corps. L'éthique de l'amitié répond aux exigences des fantômes. C'est pourquoi, pour moi, s'il y a une sémiotique des corps

amis, il faudrait penser à une sémiotique de cet ensemble confus que forment les vivants et les fantômes, ou alors à une sémiotique où le corps de l'autre est aussi une absence, une possible mise entre parenthèses, qui peut s'incarner dans la lettre. Ce n'est pas pour rien que l'amour souffre dans la lettre, alors que l'amitié s'y dépose, trouve là son sol le plus fertile. La lettre est amitié. Ce n'est pas pour rien que Peter Sloterdijk commence ses *Règles pour le parc humain* par ces mots :

Comme l'a relevé un jour Jean Paul, les livres sont de grosses lettres adressées aux amis. En écrivant cette phrase, il a désigné par son nom, dans sa quintessence et avec beaucoup de grâce, la nature et la fonction de l'humanisme : il constitue une télécommunication créatrice d'amitié utilisant le média de l'écrit.

Ce n'est pas pour rien que notre amitié ici a pris le tour d'un dialogue épistolaire. Il n'y a pas d'amitié sans lettre, il n'y a pas d'amitié sans humanisme et pourtant, tu vois, je veux croire à ce lien d'amitié qui s'inscrirait après l'humanisme ou au-delà de lui. Je pense qu'articuler sexe et amitié peut nous permettre de réfléchir à un comment en finir avec une amitié humaine ou humaniste, à en finir avec le livre ou le fantôme-destinataire comme corps privilégié de l'amie.

Ma belle Catherine,

Oui, la lettre y est pour quelque chose, les mots imprimés sur l'écran cathodique et envoyés au mavrik@alcor.uconcordia.ca. Les lettres plutôt que le livre, l'absence travaillée

de la lettre plutôt que la présence fantasmée du livre. Mais en même temps, je crains cette association entre correspondance et amitié féminine. J'en ai marre de nous entendre décrites comme des parleuses. J'en ai marre de voir notre oralité brandie devant nous comme une tête de Méduse. Nous ne sommes pas facilement médusables ou médusées. Sauf peut-être l'une par l'autre, par les mots, la bouche de l'autre.

Je me souviens de la première fois, à la Cafétéria, au cours d'un mois d'été. On ne se connaissait pas. On venait de se rencontrer, et on s'est donné rendez-vous pour manger. Je t'écoutais et je dévorais tes mots, je les prenais en moi, les laissais m'imprégner. Ma faim était insatiable, le trou se creusait éternellement grandissant, je devenais gourmande, j'aurais tout ingurgité. Coup de foudre, raz de marée, oui, tout à fait, je te suis, tu y es. Depuis qu'on se fréquente, depuis qu'on s'écrit, on dirait que cette amitié tourne autour du partage de la nourriture : non pas dans le « je te donne à manger » mais dans le « je mange avec toi », « je te regarde manger ». Notre amitié s'inscrit dans la conjonction, dans le repas partagé, la bouche qui s'ouvre et se ferme inexorablement, sur des aliments et sur des mots. Je dis un mot, je prends une bouchée, et tu me regardes faire l'amitié. Mais je me demande ce que tu vois dans la façon que j'ai de déchirer le pain, de boire le vin, de mordre dans la chair morte-vivante, moi qui ne suis pas végétarienne, plutôt carnivore, presque anthropophage ? S'il y a des gens avec qui je ne couche pas, il y a aussi des gens avec qui je ne mange pas. Toi et moi, nous mangeons ensemble, et si ce n'est pas l'une avec l'autre, c'est par l'entremise de ta petite Lou qui mange pour nous. Hier, chez toi, elle a

régurgité sur mon bras ce liquide doux et sucré dont l'odeur m'a rendu son corps et le tien, comme un fantôme. Oui, l'amitié est mélancolique, cannibalique, le deuil y est impossible, il ne doit pas s'y faire. Il faut rester porteur de l'amie, elle doit nous hanter, nous habiter comme une crypte qui demeurerait ouverte en nous à jamais. En faisant le deuil, on tue, on remet à mort l'autre déjà disparu, comme pour se faire croire à la disparition, à l'absence. Derrida refuse de tuer son ami, Paul de Man, en en faisant le deuil. Il refuse le deuil et reste dans la mélancolie en prenant sans cesse en lui le corps du disparu. Il s'en nourrit, il en nourrit son écriture, et alimente son fantôme. L'ami est un cadavre exquis. Elle resterait là, en soi, en moi, comme un secret.

Tu me dis que je suis secrète. Que je porte un secret. Quelque chose chez moi ne se dévoile pas comme si je me gardais pure, intacte, vierge ; comme si je préservais en moi une crypte, comme si je portais un fantôme. Mais tu sais, toi, de quel fantôme il s'agit car je te l'ai révélé, et ce faisant tu acceptes d'être aussi l'amie de mon secret. Alors que l'amour veut tout savoir, tout s'approprier, l'amitié accepte de ne prendre qu'à moitié. Mais ce faisant, elle prend tout, elle réussit à tout prendre. Francesco Alberoni suggère que dans la relation érotique les deux amants « sont l'un pour l'autre comme une nourriture ». Les amants se mangent réciproquement, tentant de s'insérer dans la peau de l'autre, d'inverser intérieurs et extérieurs pour que la confusion soit totale, qu'on ne sache plus de quel organe il s'agit. Selon Alberoni, l'amitié naîtrait de l'abandon des pulsions érotiques, refoulées ou sublimées, du sacrifice qui consiste à décider de ne pas prendre l'autre dans sa

bouche. Et pourtant, une relation, quelle qu'elle soit, n'atteindrait sa vérité que dès l'instant où elle révélerait sa nature érotique. En somme, l'amitié, qu'Alberoni décrit comme la « forme éthique de l'eros », ne passerait pas par une économie de la viande. Manger ne serait pas une pratique éthique. Mais peut-être s'agit-il de manger autrement.

Pour bien faire, pour être humain et humaniste (comme tu le dis), il faudrait donc imaginer l'amitié comme végétarienne, du végétal plutôt que de l'animal, de la plante plutôt que de la chair, de l'autre espèce plutôt que de la sienne. Mais je suis d'accord avec toi : il faut en finir avec l'amitié dite humaine, il faut en finir avec un humanisme qui s'élabore sur le dos de l'oralité. Car, et je n'ai rien contre les végétariens, il faut se demander : qu'est-ce qu'on perd, en tant qu'amis, quand on quitte l'économie de la bestialité ? « Je te demanderais, dit Derrida à son ami Jean-Luc Nancy, dans nos pays, qui aurait une chance de devenir chef d'État, et ainsi d'accéder à la tête, en déclarant publiquement et ainsi de façon exemplaire qu'il est végétarien ? Le chef doit être un mangeur de chair » (« Eating Well », je traduis). Puisque nous devons manger, l'éthique se trouverait, selon Derrida, dans un savoir bien manger, dans le bon partage d'un repas, dans le partage d'un bon repas. L'amitié, en tout cas la nôtre, cette amitié entre deux femmes, serait-elle la subversion du carnophallo-gocentrisme auquel Derrida fait référence, l'ironisation de « l'intériorisation idéalisante du phallus », de ce qu'il décrit comme le besoin du passage du phallus par la bouche, que celui-ci consiste en des mots ou des choses, du pain ou du vin quotidien, de la langue, des lèvres ou du sein

d'un autre ? Je mange bien avec toi, Catherine, et je veux bien te manger.

Chère Martine,

Voilà, mon chou, c'est bien ce dont il s'agit. Je m'en doutais. Je savais que c'était là où tu voulais en venir avec ta proposition, certainement malhonnête, de faire un texte à deux, sur sexe et amitié. C'était là. Dans ce partage du repas où il n'y a rien de la Cène christique et même du banquet de Platon. Ou alors, oui, il y a tout de ce « Ceci est mon corps, prends et mange », il y a tout de cela, mais autrement. Une eucharistie où l'on boufferait vraiment du Christ. Et ce n'est certes pas rien sortir de l'humanité, de vouloir en finir avec un humanisme. D'en passer par la pensée, par la cruauté, l'animalité ou même l'objectification. Tu vois de quoi je parle, mon lapin, mon trésor en chocolat ? En fait, ma petite poule, je pense que ton cannibalisme nous met au cœur du problème. L'amitié a toujours été pensée du côté de la communauté policée, du côté de l'éthique, de la loi de l'humain. Ce qui n'a pas été posé, c'est justement la question de l'animalité de l'amitié, sa bestialité, qu'on a mise d'emblée dans la sexualité et éventuellement dans l'amour. Si par amour, Martine, je te tuais, te faisais sauter aux petits oignons et te mangeais voluptueusement, je commettrais un crime passionnel et pourrais bénéficier de circonstances atténuantes. On m'en voudrait, certes, mais on se dirait : qu'est-ce que Catherine ne pouvait pas faire par amour ? L'amour est bestial, on le sait. Bien sûr, ce n'est pas permis la cruauté en amour, ce n'est pas convenable, mais c'est là, la limite de l'humain et les lois, les

dures lois sont obligées d'en tenir compte. L'amour et la sexualité sont en dialogue constant avec cette face cachée de l'humanité. Mais l'amitié, elle, l'amitié, justement comme humanisme, est censée avoir dépassé le bestial. Elle se doit d'être dans les belles-lettres. C'est ce refoulement d'une pensée du bestial comme au cœur de l'amitié que je vois aux fondements de l'humanisme, tout comme Derrida voit cette pensée aux fondements de la psychanalyse, dans ses récents *États d'âme de la psychanalyse*. Dans ces conditions, les conditions humanistes, l'amitié entre femmes, qu'on le veuille ou non, qu'on ait prétendu le contraire pendant deux mille ans, est la plus humaine. L'amitié entre femmes est la quintessence de tout humanisme. Bien sûr, c'est l'amitié entre hommes qui serait fondatrice, je le concède. À partir des Anciens, tout le discours occidental de l'amitié entre hommes peut nous prouver que les hommes, et même les plus homosexuels d'entre eux, même les plus pédérastes, sont les représentants privilégiés de l'humanisme, de la passation du savoir, du flambeau de la lettre et de la culture. Platon a bien fait son travail et nous avons su le répéter consciencieusement. Et souvent Martine, ma chérie, mon petit oiseau bien-aimé, je pense que nous avons une amitié virile. Nous aussi nous sommes tout à fait capables de fonder l'humanisme et de nous échanger Derrida, transmettre Lacan, manipuler Freud et porter un peu plus loin, un peu plus avant, dans le poids de nos mots tout l'édifice du savoir occidental. À faire l'homme, à jouer l'amitié virile, nous ne nous débrouillons pas mal, avoue-le, ma chérie. Nous nous défendons bien et je veux bien refaire encore une fois Montaigne et La Boétie. Je veux bien, si cela nous amuse toutes les deux, si cela nous fait plaisir. Mais, quand j'affirme que l'amitié entre

femmes est devenue le *nec plus ultra* de l'amitié, je ne déconne pas.

Ma douce et tendre Catherine,

Ce que tu dis, c'est que l'amitié entre femmes serait le BCBG de l'amitié, comme autant de mannequins décharnés défilant sur les *catwalk* du monde entier. L'amitié entre femmes qui sert à vendre du rouge à lèvres ou du colorant capillaire. Une amitié entre femmes qui serait une autre forme de passation du phallus, comme lors d'un rituel étrange au cours duquel Isis donnerait à manger à une copine le sexe de son morcelé de mari. La porno hétéro s'en nourrit depuis longtemps, rien de neuf là-dedans. Si nous sommes à la fois putes – il y a de ça dans le « tu serais pas un peu lesbienne ? » – et vierges par cet imaginaire de la pureté des rapports féminins impénétrables et absents de pénétration, la conjonction ici exclut plutôt qu'elle n'additionne : l'une *et* l'autre, ça équivaut à être *ni* l'une *ni* l'autre. L'amitié entre femmes n'existe pas, Catherine ; on la montre, mais on n'y croit pas. C'est une image lisse, glacée, lustrée, un miroir aux alouettes qui alimente les fantasmes, c'est une image qui inquiète juste assez pour ne pas réellement inquiéter. Et on n'est pas très loin, ici, de ce que Foucault disait quand il critiquait la représentation de l'homosexualité comme « plaisir immédiat ». Il trouvait là-dedans « une espèce d'image propre de l'homosexualité » qui « annul[ait] tout ce qu'il [pouvait] y avoir d'inquiétant dans l'affection, la tendresse, l'amitié ». Car ce qui inquiétait, d'après Foucault, ce n'était pas tant l'acte homosexuel lui-même, le sexe donc, que le fait que « des

individus commencent à s'aimer ». Et ce qui l'intéressait, c'était la relation, comment il est possible d'être ensemble, de vivre ensemble, de partager son temps, un repas, une chambre... en toute amitié ? Alors Montaigne et La Boétie, non, je ne crois pas. Je veux autre chose, un autre jeu. Mais je suis prête à jouer à ce qu'on pourrait, ensemble, inventer pour ne pas refonder l'humanisme au-delà ou en deçà du corps, de nos corps. Montaigne et La Boétie, non, mais Mavrikakis et Delvaux, oui, avec entre nous la croix de la conjonction : ce *et* qui sera le lieu de notre passion.

Chère Martine,

Je suis toujours surprise par ces livres-exhumation, de ces livres historiques, où l'on déterre les mortes, pour en faire des féministes ou des homosexuelles avant la lettre. Mais aussi à la lettre, dans la lettre justement. Je suis toujours surprise de ces livres dont le titre est d'une façon ou d'une autre *Romantic Friendship*. Je pense ici, tu me vois sûrement venir, à Lillian Faderman et son *Surpassing the Love of Men : Romantic Friendship and Love Between Women from the Renaissance to the Present*. Je suis toujours étonnée par ces livres qui montrent que celles que l'on croyait être de bonnes compagnes, de grandes amies, s'envoyaient en l'air de temps en temps par écrit ou rêvaient la nuit de le faire. Si elles n'ont pas pu faire leur amour, c'est que l'époque, les convenances, la société les empêchaient de s'afficher ou de vivre tout court. Avec de tels arguments, on pourrait dire de nous, Martine, plus tard, que notre homosexualité était d'époque, que c'était cela que devait vivre toute bonne universitaire qui se respecte au début du

troisième millénaire et que nous n'arrivions pas à vivre pleinement notre hétérosexualité. Il y aurait bien quelqu'un pour déterrer toute notre correspondance ou lire attentivement nos journaux. Bonne fille de Foucault, je ne crois pas à cela. Je ne crois pas à cette relecture de l'histoire. Je ne crois pas à ce qui n'a pas eu lieu. Mais même les filles de Foucault sont fatiguées, même là, je me sens lasse d'être d'accord avec le père et je pense que cette idée de l'amitié sexuelle et amoureuse entre femmes, cette idée qui fait son chemin comme réécriture du passé, mais surtout comme inscription du présent, montre à quel point l'humanisme de nos jours a besoin de se refonder, de se dépasser, de se solidifier en mettant les femmes et leur amitié dans son orbite, tout comme il le fait avec le féminisme. Ce que je veux dire ici, c'est que l'amitié féminine comme ascèse, comme au-delà du corps, ou encore comme inscription d'un corps qui n'est pas bestial, est quelque chose qui vient hanter le discours humaniste en ce moment qui vacille. La solidarité entre femmes, l'amitié qui se fonde sur cet au-delà du corps ou cet en deçà vient réinstitutionnaliser l'humanisme, lui donner un second souffle et quelque part était-ce ce qui hantait Foucault, quand il voulait réintroduire l'ascèse comme ce qui permettrait une invention d'une homosexualité inédite ? Je pense bien sûr à ce qu'il dit de l'amitié comme mode de vie. Il hurlerait sûrement d'entendre cela, d'entendre ses mots détournés vers une pensée de l'homosexualité féminine. Peu importe. Bien sûr, on a perçu aussi les femmes comme des bêtes, et pas seulement comme des vierges. Je suis d'accord, et c'est bien pour cela qu'elles ont été si longtemps exclues des lettres et de l'amitié, mais de nos jours, cette bestialité féminine est devenue un garant, tout comme d'ailleurs son

corollaire, la chasteté féminine, que la femme est capable d'humanisme, d'aller au-delà de la nature et de la nature animale qui ne la gâtait pas au départ. On doit bien l'avouer. Alors, tu vois Martine, je ne veux pas faire de notre amitié la fondation de la nouvelle race. Et c'est pour cela que je te suivrai jusqu'au bout. Là où tu voudras, mon amour.

Catherine, mon chaton, ma chouette,

Entre la chasteté et la bestialité, il y a le baiser. Le baiser d'amitié. Celui qui marque nos retrouvailles ou nos séparations, qui scelle et rompt le sceau de nos mots, de nos lettres. Où allons-nous quand nos lèvres s'appuient doucement contre la chair duveteuse des joues, presque furtivement, effleurant le gouffre de la bouche, la langue, les dents ? À quoi jouons-nous quand, face à un élan plus grand, on marque l'investissement par un baiser prolongé, une impression plus forte, comme si on cherchait à laisser une trace, comme si on pouvait creuser un autre trou, une autre bouche à même la joue ? On peut dire qu'on a de la chance : le baiser féminin n'est pas interdit. Il est d'emblée un baiser d'amitié. Deux amies qui s'embrassent, ce n'est pas du sexe, ou bien, ce n'est pas de l'amitié. Finalement, le baiser entre femmes serait nécessairement éthique (le *nec plus ultra* du baiser). Mais ce baiser... si un jour la bouche s'ouvrait, les mâchoires claquaient et les dents s'entrechoquaient, si les langues se déliaient ? On se ferait sans doute remarquer...

À la fin de son ouvrage sur Jean-Luc Nancy, Derrida avoue avoir fait un rêve au cours duquel il embrassait son ami sur la bouche – ce qui s’était de fait produit un peu auparavant, malgré que ce fût sur les joues, après la transplantation cardiaque de Nancy que Derrida décrit comme la résurrection de deux amis. Ce geste qu’est le baiser, les amis qu’ils étaient ne l’avaient jusqu’alors pas posé « selon cette pudeur invincible des vieux amis ». Invincible, sauf dans le rêve. Alors qu’en fait Derrida affirme ne pas embrasser ses vrais amis, parce que ceux-ci, comme ses fils, l’intimident toujours, il rêve qu’il embrasse Nancy sur la bouche. « Qu’est-ce que je vais faire de ça ? » se demandait-il. « Me faire encore remarquer, bien sûr, diront-ils pour m’en accuser ». Mais racontant ce rêve, que raconte-t-il ? Que prend-il par la bouche de son ami ? Sublimant de son mieux, Derrida se laisse tout de même aller à un élan de bestialité. Mais je vois ici un autre aveu, qui se trouve moins dans le récit du baiser en tant que tel que dans l’association entre les vrais amis et les fils qui, parce qu’ils sont intimidants, ne font pas l’objet de baisers. Les vrais amis et les fils intimident Derrida comme le fait aussi le chat de *L’animal autobiographique*, ce chat devant qui il sent de la gêne quand il se retrouve nu devant lui, quand il est surpris, nu, par son regard. La philosophie oublie l’animalité, nous dit Derrida ; elle oublie le fait que l’animal peut aussi nous regarder, que ça nous regarde. Il y a de ça dans le tabou qui entoure le sexe et l’amitié, dans le fait qu’on conçoive de façon générale, je dirais même de façon bête, que le sexe et l’amitié ne se mélangent pas. Et cet interdit implicite, cette entente de principe relève peut-être du tabou de l’inceste, comme si coucher avec ses amis, c’est coucher avec ses fils (ou s’agit-il d’un rejet de la

bestialité, de l'amour fait par exemple avec son chat). Catherine, mon amie, par le sexe est-ce que tu te révéles ma fille, ma chatte ? Le tabou de l'inceste est aussi un tabou de l'amitié. Alors voilà ce que je suggère : mangeons ! Rejouons la scène initiale jouée par nos frères. À notre tour, mettons à mort les pères, découpons-les en petits morceaux, enfilons-les le long d'une broche et faisons-les griller. Un coup parties, on mange les frères aussi. Car pour une fois, on aura outrepassé l'anorexie et son vœu de sainteté. C'est ça qu'il faudrait : non pas un baiser mais une bestialité d'amitié. Car la véritable éthique, ne serait-ce pas de connaître l'autre, d'y goûter, de retrouver en lui, comme le suggère Montaigne, le goût de sa propre chair ?

Chère Martine,

Tu as bien raison, la bouche est le lieu de l'amitié. La bouche qui peut toujours devenir le lieu de la sublimation, de la parole, et de la lettre. Puisque la lettre, c'est la relation orale, amicale, maintenue à distance. Tu as bien raison, Martine. Et particulièrement sur un autre point. Un point délicat. Je déteste manger avec les humains. Je trouve cela excessivement gênant, et j'ai toujours préféré manger seule ou en compagnie de mes bêtes. Des années d'analyse m'ont à peine guérie de cela. J'aurais dû essayer de manger sur le divan, mais voilà, c'est bien cela le problème, bien cela le hic, le corps n'existe en analyse que pour et dans la parole. Il faudrait penser au lien entre amitié et psychanalyse, à cette même obligation de l'éthique. Le corps, c'est presque une honte, et de toute façon, c'est scandaleux. Ma mère m'a toujours dit que je mangeais mal,

comme une bête, que je la dégoûtais. Et manger avec autrui m'est devenu avec le temps une douleur immense. Pourtant, j'ai accepté Martine de manger avec toi, de ne pas faire de notre amitié une ascèse. J'ai sûrement voulu t'avalier, te mordre, te consommer ou t'apprêter au goût du jour. L'amitié est un festin et je ne me prive pas de bons repas. Mais en amitié, je mange lentement et très souvent seule. Je ne veux pas tout digérer, je ne veux pas en finir, je veux rester sur ma faim, je veux que quelque chose me reste en travers de la gorge. Et c'est pour cela que mon amitié est indigeste, et bien sûr, je le répète, mélancolique. Mais il faudrait penser à une mélancolie qui ne soit pas seulement celle de la bonne et même mauvaise digestion de l'autre, une ingestion plus ou moins parfaite de la lettre, de la culture. Disons que, Martine, je te mange en petits morceaux, que je rumine et je recrache, que tu me restes sur le cœur. Martine, si je te vomis souvent, c'est pour mieux te remanger, reprendre un petit morceau de cette bouillie infâme que j'ai préparée à partir de toi. Manger, c'est aussi dégoûtant. Et manger l'autre, c'est toujours cruel, toujours sale. Il faut alors peut-être imaginer la bouche de l'amitié comme un immense anus, ou encore un *vagina dentata*. La bouche de l'amitié est vorace, elle dévore, elle est obscène. Un peu comme Bataille la voit, ou encore dans une pensée de l'organe jamais policé, toujours dégoulinant de réel. Un organe jamais fixé, qui se déplacerait sans cesse, grouillant de vermine. La bouche de l'amitié, comme déchet de l'humanisme. Ma chère petite Martine, je te vomis encore, dans cette mélancolie de l'amitié où, de nos amis, on ne peut malgré tout rien garder.

Chère Catherine,

On ne serait humaine qu'en en finissant avec le bestial, alors qu'il faudrait pouvoir penser un humanisme de la bestialité, un humanisme qui n'en finirait pas avec le corps, qui cesserait de n'incorporer les femmes qu'à titre de vierges ou de prostituées réformées. Ce que l'amitié entre femmes a d'inquiétant, c'est qu'elle laisse entendre qu'il y a de la bouche, qu'il y a de la bête. Alors voilà, je suis capable d'humanisme, et je demeure carnivore. Je suis ton amie, je mange de la viande, et je mange ces livres de mecs qui hantent nos lettres ; je les mange et je veux *bien* les manger. Mais c'est toi que je vais emporter dans mon arche de Noé. C'est ton regard de chatte que je veux sur moi. C'est par tes yeux de bête que je veux me voir être vue. À poil. Toute nue.

Au revoir, Catherine. À bientôt. Je t'embrasse. Je t'en-voie tout plein de baisers.